

## Rapport du 15<sup>ème</sup> symposium suisse pour traducteur·ices littéraires, 9 décembre 2023 à Zoug

Faire de la traduction, c'est passer d'une culture à l'autre, transmettre, comprendre l'autre. C'est sur ces mots que Nicolas Couchepin, le président de l'Ad\*S, a ouvert le 15<sup>ème</sup> symposium pour traducteur·ices littéraires, qui avait cette année lieu à Zoug en présence de huitante-cinq participant·es. Malgré son titre futuriste – *la traduction cyborg* – il a surtout été question de la part humaine dans l'acte de traduire. Grâce à Cornelia Mechler, secrétaire générale de l'Ad\*S, on a notamment pu (re)découvrir les différentes initiatives lancées en Suisse, en Europe et dans le monde par les différentes associations d'auteur·ices et de traducteur·ices pour tenter de réguler l'utilisation de plus en plus contrainte des intelligences artificielles génératives dans la littérature en suivant les principes ART (Authorship, Remuneration, Transparency), et ce afin que nos œuvres ne soient pas utilisées à tort et à travers pour alimenter des IA qui, à terme, seraient appelées à nous remplacer. La présentation de la traductrice Susanna Fiorini, *Traduction automatique et traduction littéraire : un équilibre (im)possible*, traitait de l'utilisation (ou non) des nouveaux outils et a dressé un tableau assez vaste des différentes pratiques actuelles en la matière. Si l'équilibre évoqué dans le titre est possible, ce n'est qu'en établissant certains principes : 1. Autonomie des traducteur·ices : ces nouveaux outils ne doivent pas être imposés. 2. Appropriation des outils : les traducteur·ices doivent développer leurs connaissances de ces objets et les adapter à leur pratique propre. 3. Évaluation spécialisée : les traducteur·ices doivent maîtriser le geste, ce sont les spécialistes en la matière et on doit les écouter. Même si ces nouveaux outils peuvent être une aide dans le travail de traduction, il restera toujours des passages que les machines ou autres logiciels ne pourront recréer. Et c'est aussi cette question de la création (et de l'humain) qui est ressorti de la discussion sur le droit d'auteur entre Philip Kübler et Barbara Sauser : un texte produit par une machine, que ce soit ChatGPT ou DeepL, ne sera pas couvert par le droit d'auteur. Il en va de même pour un travail de post-édition où l'on n'aura changé que quelques virgules. Ce qui fait œuvre, légalement, est un travail produit par un humain, travail où il fait preuve de création. Exit donc les textes créés ou traduits par des machines, qui restent ainsi dans une zone grise de la « création ».

Ce travail avec la machine, c'est ce qui nous a aussi été exposé après la pause de midi. Anita Rochedy, responsable de *l'Étude sur la machinisation de la traduction littéraire*, nous a présenté les résultats de ses recherches, accompagnée par des collègues de l'ATLF et du VdÜ. Si la demande en post-édition semble encore marginale, le ressenti des personnes ayant participé à l'étude était plus ou moins le même : travailler avec un texte déjà traduit par une IA semble au mieux ne pas faire gagner de temps, au pire en faire perdre en repoussant certaines étapes du travail plus loin et en imposant une pression

mentale sur les personnes chargée du travail de post-édition. Par ailleurs, les décisions prises par un logiciel comme DeepL ne sont pas toujours cohérentes, on n'arrive pas à reconstruire son cheminement de pensée, ce qui serait le cas avec une traduction... humaine, et cela complique la relecture.

Pour moi, la journée s'est terminée par un atelier animé par Chantal Wright sur la question de pourquoi nous traduisons, avec des exercices nous invitant à repenser notre rapport aux textes et à la traduction, dans une tension entre la post-édition et l'écriture créative. En parallèle avaient lieu un atelier dirigé par André Hansen sur l'utilisation de l'IA dans la traduction, un autre où Susanna Fiorini approfondissait sa présentation du matin sur l'appropriation des outils technologiques pour la traduction et enfin, dans le quatrième atelier, les participant·s ont pu se faire une opinion sur l'IA et la traduction littéraire. Cette journée bien remplie prit fin avec un apéritif de clôture, suivi d'une lecture bilingue en allemand et en langue des signes.

Mais que retirer de ce quinzième symposium des traducteur·ices ? Premièrement, que la question du rôle des nouveaux outils et de l'intelligence artificielle semble toucher la majeure partie de nos collègues. Si certain·es les regardent avec plus d'appréhension que d'autres, il est en tout cas probable que nous allons nous retrouver de plus en plus confronté·es à des outils qui vont sûrement modifier notre manière de travailler. Mais la résistance s'organise : les différentes discussions et remarques des participant·es au symposium l'ont montré, les traducteur·ices sont conscient·es de ces changements et commencent peu à peu à faire entendre leur voix. On peut ainsi penser au Collectif en chair et en os, qui défend une traduction humaine, mais aussi aux réflexions engagées par les traducteur·ices. Loin de rester dans une posture passive, nous réfléchissons à notre manière de travailler, de traduire, d'envisager la traduction en ayant une attitude ouverte face aux nouvelles possibilités technologiques qui s'offrent à nous. Cela ne signifie pas d'accepter de se faire remplacer par des cyborgs traduisant sans rien dire : les différentes expériences l'ont montré, la traduction nécessite une réflexion, une analyse, une sensibilité que les machines n'ont pour l'instant pas. Sans l'humain dans la traduction, on se retrouve avec des textes qui se ressemblent de plus en plus, avec des tournures toujours plus normatives, laissant peu de place pour l'expression individuelle. Dans ce cadre-là, il devient difficile de comprendre l'autre et de transférer sa culture dans la nôtre. Pour conclure, il faut se rappeler que les traducteur·ices sont des auteur·ices : on n'imposerait pas à un·e auteur·ice d'écrire ses textes en utilisant une intelligence artificielle. Si cette personne le fait, c'est de manière volontaire. Et ça devrait aussi être le cas pour nous, les traducteur·ices. Si nous souhaitons nous aider de l'intelligence artificielle pour traduire, c'est notre bon droit, mais il faut nous laisser la possibilité de nous exprimer et de faire notre travail dans les meilleures conditions possibles, afin de continuer à bâtir des ponts entre les langues et les gens.